

Discours prononcé par M. Hugues R. Gall

pour l'installation de M. William Christie à l'Académie des Beaux-Arts

le mercredi 27 janvier 2010

Monsieur le Ministre,
Madame et Messieurs les Ministres,
Madame et Messieurs les Ambassadeurs,
Monsieur le Député-Maire,
Monsieur le Sénateur,
Monsieur le Président du Conseil régional,
Messieurs les Secrétaires perpétuels,
Messieurs les Présidents,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

Cher Frédéric Mitterrand, pardon !, Monsieur le Ministre de la Culture et de la Communication,

En choisissant d'être ici parmi nous cet après-midi sous la Coupole de Le Vau, c'est bien sûr notre nouveau confrère et son rôle dans la vie musicale de la France que vous entendez honorer d'éclatante manière. Mais votre présence marque aussi de votre part, c'est du moins ce que nous ressentons, une considération particulière pour notre Compagnie : cette attention, vous nous l'aviez déjà témoignée en venant naguère nous présenter votre projet pour l'Académie de France à Rome que le gouvernement venait de vous confier : vous nous aviez dit combien les liens anciens entre l'Académie des Beaux-Arts et la Villa Médicis vous semblaient devoir être renoués sans toutefois revenir sur une réforme qui les avait brutalement rompus.

En charge de son avenir, vous n'aviez garde d'en oublier le prestigieux passé : vous rappelez que nombre d'entre nous vous avaient précédé sur le Pincio, directeurs impérieux ou pensionnaires turbulents ; les premiers venaient de nos rangs, les seconds devaient fatalement les rejoindre un jour : la consanguinité était le plus sûr garant de ce qu'il est convenu de stigmatiser du nom d'académisme !

Nous étions heureux de vous savoir là, vous chez qui la courtoisie, la tolérance, le respect des convenances cohabitent si bien avec une profonde aversion du convenu, avec une talentueuse impertinence.

Nous nous prenions à rêver, non à une quelconque restauration mais à l'instauration de nouveaux liens entre la mère et sa fille insoumise !

Mais voilà, en France, tous les chemins mènent à Paris, surtout lorsqu'ils passent par Rome. En déférant au choix du Président de la République et du Premier Ministre, en entrant au gouvernement, vous acceptez d'interrompre cette mission passionnante et de quitter le plus bel endroit du monde, vous abandonnez les grands ombrages des pins plantés par Ingres pour l'ennuyeux et jacassant jardin du Palais Royal ! Vous vous installez dans ce bureau où jadis

Malraux vaticinait, et où tout récemment, agissaient encore Renaud Donnedieu de Vabres, Jean-Jacques Aillagon et Christine Albanel : vous n'avez pas hésité car vous êtes courageux. Vous pour qui l'histoire est toujours présente, vous savez pourtant que vos hautes croisées donnent sur ces terrasses où Salvandy, à la veille des journées de Juillet, eut ce mot prophétique : « nous dansons sur un volcan », un mot terrible que nombre de vos prédécesseurs auront eu à évoquer !

En accueillant le ministre de la Culture et de la Communication, et bien que votre tutelle ne s'exerce pas sur l'Institut de France dont nous sommes l'une des cinq filles, c'est bien le ministre des Beaux-Arts, c'est vous, Monsieur le Ministre, que secrètement nous reconnaissons pour parrain et sur l'attention bienveillante duquel notre Compagnie sait pouvoir compter.

Mais aujourd'hui c'est la musique qui nous rassemble, la musique dont nous savons ce qu'elle représente pour vous et combien vous avez toujours été curieux de la découvrir sous toutes ses formes.

Vous étiez donc là, sans aucun doute, avec nous, ce soir du 16 janvier 1987, à l'Opéra Comique, ce théâtre bourgeois, à la décoration redondante, ce lieu si important dans l'histoire de la musique, cette salle tant aimée des Parisiens : le spectacle allait commencer.

Les plantureuses renommées qui encadrent le manteau d'arlequin s'estompaient dans la pénombre ;

Les lumières de la salle s'éteignaient doucement.

Le brouhaha des retrouvailles de notre charmante ménagerie rendait difficile dans la fosse l'accord des musiciens des Arts Florissants – un accord à 415 bien sûr, nous y reviendrons !

Un temps d'attente, de longues minutes et la voilà, votre élégante silhouette : vous vous faufilez entre vos musiciens jusqu'à votre pupitre, cher William Christie, puisque c'est de vous qu'il s'agit ; la salle, un moment dérangée dans ses conversations, vous applaudit poliment ; on allait pouvoir continuer à tousser et à chuchoter : c'était mal vous connaître !

Nouvelle attente ; le silence ne se fait toujours pas : vous pivotez sur vous-même, impérieux et irrité, vous embrassez le public de ce regard courroucé et dominateur qui est parfois le vôtre ; vous la toisez, cette salle qui se refuse au silence sans lequel aucune musique n'est possible, du moins pas celle que vous allez défendre !

Oh ! Nous en avons vu des chefs demandant le silence : le dos immobile comme un menhir de Furtwaengler, le bec agressif et méchant de Klemperer, le brushing argenté de Karajan incliné vers l'orchestre dans une prière qui claquait comme un ordre, la barbiche prognathe et vengeresse d'Ansermet pointée vers les coupables des premiers rangs, le rictus agacé de Solti, oui ! Nous en avons vu des artistes réclamant le silence mais jamais aucun, comme vous, affronter son public à la manière d'un matador dont vous avez, heureux homme, et le courage et la taille !

Mais sans doute nous sommes nous mépris sur le sens de cette pose. Dans ces secondes d'affrontement qui nous ont paru des siècles, il y avait autre chose : l'espace d'un instant, en contemplant ce public indiscipliné et bigarré, fait d'amoureux de votre travail, de passionnés de vos recherches, de vrais curieux, de sceptiques et d'envieux, d'ennemis jurés de votre démarche (musicus musico lupissimus !), de gandins blasés – mais c'était là qu'il fallait être vu ce soir –, de musicologues éminents, de gens du monde – il y en avait encore – et puis aussi de ces désœuvrés charmants prêts à trancher de tout qui vont à l'opéra comme l'on entre dans un magasin de frivolités, d'étudiants anonymes, de journalistes avertis et même de

critiques incompetents – en fixant cette salle où vous aviez convoqué pour la première de l'Atys de Lully, tout ce qui faisait alors le monde musical à Paris, peut-être vous êtes vous souvenu de ce que vous aviez accompli et de ce que vous aviez construit pour en arriver là.

Depuis ce jour de 1971 où vous aviez atterri au Bourget et où après une courte errance vous veniez de choisir la France : ce choix, si riche de conséquences heureuses pour vous et pour elle, tout vous y avait conduit mystérieusement, mais sûrement ; le Comté de l'Erié au nord de l'Etat de New-York, où s'élève Buffalo, votre ville natale, avait tout d'abord été colonisé par des Français : fredonnaient-ils des airs de Lully ou de Rameau en affrontant les Mohicans près des tumultes du Niagara – « Forêts paisibles, jamais un vain désir ne trouble ici nos cœurs » – ? Et vos ancêtres ont peut-être croisé, sur ces rives qu'entre-temps ils avaient conquises, la chevelure ébouriffée du jeune vicomte de Chateaubriand qui découvrait l'Amérique, avant de nous la faire rêver.

Buffalo, votre ville, c'est celle qu'on a surnommée aux Etats-Unis d'Amérique « The City of Light », la Ville des Lumières ou La Ville-Lumière ; quel clin d'œil à votre destin !

Votre père, ce grand architecte, vous ouvre l'esprit : construire et bâtir, équilibre et beauté, voilà ses maîtres mots pour l'enfant que vous êtes : il vous élève dans l'admiration de Palladio, de Libéral Bruant, de Perrault, de Le Vau, des deux Mansart, de Gabriel et de Ledoux ; mais c'est sans aucun doute à votre mère, musicienne accomplie, chef de chœur de votre paroisse protestante, que vous devez vos premières leçons de musique, vos premières émotions à l'écoute des psaumes ou des cantiques et, très vite, à la lecture des partitions les plus éclectiques. C'est elle qui reconnaîtra en vous des dons exceptionnels, c'est elle qui saura vous aider à les épanouir avec une rigueur et un enthousiasme que vous ferez à jamais vôtres !

L'université réputée de Buffalo vous attend mais c'est à Harvard et à Yale que vous étudiez les arts, au premier rang desquels la musique, la composition, l'analyse ; la musicologie vous passionne : aucune recherche, aucune remise en cause ne vous rebute. Vous confirmez au cours de ces années d'apprentissage et d'études acharnées des qualités exceptionnelles ; votre sensibilité d'artiste se double d'une rare opiniâtreté, votre assurance d'une certaine fragilité qui s'exprime parfois avec quelque brusquerie !

Votre instrument, c'est le clavecin ; vous vous affirmez très vite comme l'un des plus doués parmi les clavecinistes de votre génération ; n'êtes-vous pas l'un des élèves préférés de Kenneth Gilbert et du grand Ralph Kirkpatrick, qui était venu recueillir dans l'entre-deux-guerres l'enseignement de Wanda Landowska et de Nadia Boulanger à Paris ?

Vous auriez pu poursuivre sur ses traces l'exploration jamais achevée des œuvres de Domenico Scarlatti et de Jean-Sébastien Bach, votre carrière de soliste se serait développée parallèlement à votre vocation de pédagogue ; votre réputation de professeur s'étendait, déjà grande.

Votre refus d'une guerre absurde, celle qu'après nous votre pays mène au Vietnam, remet tout en cause, tout, sauf votre engagement pour la musique, pour cette musique européenne des deux siècles pré-révolutionnaires, et tout particulièrement pour l'immense répertoire que l'Angleterre et que la France ont donné au monde !

Ce répertoire, vous le savez, est une Atlandide, un continent englouti, encore presque inexploré en dépit des recherches et des efforts remarquables qu'accomplissent vos confrères musicologues, interprètes ou producteurs du Vieux Monde : les Harnoncourt, les Gustav

Leonhard, les Jordi Savall, les Herreweghe, les René Jacobs, les Malgoire, les Scott Ross ou encore, les François Lesure, les Jean-Michel Damian ou les Jacques Merlet pour ne citer qu'eux !

La France musicale que vous trouvez en 1971 est un monde en pleine mutation, y domine comme partout le rock, sa liberté et tous ses développements, mais s'y reconstruit aussi patiemment le paysage de la musique symphonique et lyrique ; notre confrère Marcel Landowski s'est attelé à cette tâche qu'il mènera courageusement envers et contre beaucoup : la guerre des Anciens et des Modernes n'a jamais cessé dans notre pays.

De Lully à Boulez en passant par Rameau, par Piccini et par Gluck, par Saint-Saëns et par Debussy, le champ musical a toujours été un champ de bataille : batailles esthétiques sans doute, donc batailles pour le pouvoir, batailles pour l'argent aussi !

Les Picrochole et les Grandgousier y sont innombrables et y renaissent à l'envi : ils s'entredéchirent pour la possession d'un anneau dont bientôt le public – donc les politiques – ne se souciera plus !

Mais votre combat à vous est ailleurs : vous voulez ressusciter les œuvres des compositeurs délaissés des deux siècles pré-révolutionnaires.

Oh ! Vous savez bien qu'ils ne sont pas complètement oubliés, vous savez les efforts de Vincent d'Indy, de Saint-Saëns, de Ravel, de Debussy, de Paul Dukas, de Jacques Rouché et de Maurice Lehmann pour que soient données quelques grandes œuvres de Lully, de Couperin ou de Rameau ; mais vous détestez l'empois qui les raidit, la barde qui en dénature et la forme et le goût : cependant chez vous, foin « d'authenticité », ce concept vide de sens, élastique et stérile, prétexte à tant d'impostures !

Le Goût ! La voilà votre querelle, celle qui guide toute votre vie d'homme, d'historien, d'artiste !

Au nom de l'esprit de ces deux siècles dont l'âme se perd dans la vôtre, vous récusez les arrangements qui vous semblent des falsifications, pire, des trahisons !

Vous ne trouvez que peu d'excuses aux Paul Dukas, aux Henri Busser et autres Leppard même si l'on doit à leurs travaux de n'avoir oublié ni Monteverdi, ni Rameau.

Vous êtes d'abord assez seul, mais très vite vous rencontrez de précieux soutiens : vous retrouvez Geneviève de Chambure, généreuse mécène à l'extraordinaire collection d'instruments anciens,

Philippe Beaussant, ce poète, ce visionnaire comme vous aimez à l'appeler,

Vincent Berthier de Lioncourt qui sait à quelles portes frapper,

Jacques Merlet à France Musique,

Enfin, le cher François Lesure qui dirige le département de musique de la Bibliothèque nationale. Et puis, vous rencontrez des jeunes, cette première vague de spécialistes de musique ancienne qui sont, pour certains, vos étudiants à Royaumont.

Il ne vous suffit pas, cher William Christie, de retrouver sous la poussière des bibliothèques les chefs-d'œuvre endormis – et ils sont des dizaines de milliers –, encore faut-il les donner, les recréer avec rigueur, avec honnêteté !

Non ! Vous n'avez pas laissé votre protestantisme aux bords du Lac Erié ! ...

Pour cela votre clavecin ne suffit pas. Il vous faut un instrument plus riche : ce sera un orchestre formé de musiciens qui partagent votre passion ; il vous faut une famille, des disciples, des artistes qui jouent d'autres instruments que ceux légués par le XIX^{ème} siècle et que l'inflation des sonorités romantiques a dénaturés ; il vous faut une autre palette, plus tendre, plus déliée, plus virtuose, plus ramassée, plus sèche et plus douce à la fois.

En vérité, c'est tout un monde oublié que vous voulez recréer ! Un monde sonore bien sûr, mais aussi un monde de couleurs et de lumières, de parfums et de saveurs, d'attitudes, de froissements d'étoffes, de mots et de manières. Enfin, c'est tout le raffinement, tout l'esprit d'une civilisation disparue dont vous voulez retrouver les repères pour que le génie de ces œuvres que vous ressuscitez éclate sans malentendu, pour que s'éclairent d'un jour plus juste les siècles qui les ont suivis et qui leur doivent tant.

Vous n'y entrez pas seul, dans ce royaume, dans cette forêt encore obscure ; vous ne voulez pas risquer d'y abattre le cygne blanc ! Vous n'êtes pas Perceval, le Chaste Fol !

Vous vous entourez des meilleurs : des chercheurs, des musicologues, des historiens, des universitaires frottés aux lettres et aux arts du Grand Siècle et du Siècle des Lumières, des chorégraphes, des décorateurs, des créateurs de costumes, des hommes de théâtre – mais n'en êtes-vous pas un vous-même ? – et – last but not least – des chanteurs, des musiciens qui sont au cœur de votre projet.

Vous les réunissez tous sans esprit de chapelle, sans exclusive, dans la plus grande liberté ... pourvu qu'ils pensent comme vous !

Votre Graal, c'est avec eux que vous le cisèlez, concert après concert, spectacle après spectacle, saison après saison. Non ! Les Arts Florissants que vous créez en 1979 et auxquels vous donnez le nom d'une pastorale de Marc-Antoine Charpentier, non, les « Arts Flo » comme on les appelle affectueusement désormais, ne seront pas une secte de chevaliers sénescents rassemblés autour d'un « gourou » égotant !

Ils ne seront pas une coterie, une de plus, mais, autour de vous, une fédération sans cesse renouvelée de talents. L'esprit qui y règne, c'est le vôtre : un mélange d'appétit, d'enthousiasme, de curiosité, de rigueur et surtout de plaisir.

Là s'épanouissent depuis trente ans, de génération en génération, des artistes en quête de sens : chacun apporte la fraîcheur de son engagement, certains assurent, par leur fidélité, la cohésion de l'ensemble et la maturation du projet, d'autres s'y forment avant d'essaimer et d'en exporter l'esprit pionnier.

Combien de chefs qui brillent aujourd'hui dans ce répertoire pré-révolutionnaire n'ont-ils pas débuté dans le chœur ou dans l'orchestre des Arts Florissants ?

Les Minkowski, les Rousset, les Niquet, les Haïm, les Agnew, nombre d'entre eux vous doivent leurs début et même si vos chemins ont divergé, tous – presque tous ! – reconnaissent leur dette !

Avec le développement des Arts Florissants votre carrière de soliste s'estompe. Votre clavecin est désormais celui du continuo, à l'image de votre personnalité : créatif et réactif mais jamais seul et puis, avec vos musiciens, tous jouant des instruments anciens ou de facture « à l'ancienne », tous accordés au sacro-saint diapason. Oh ! La lutte sans merci du La à 415 contre la dictature du La à 440 !

Il s'agit, on l'a compris, de vibrations sonores et non de cotes de la bataille de Dien Bien Phu ! Mais vous êtes prêt à mourir pour un demi-ton !

Comme tout grand chef d'orchestre, vous vous attachez à créer une sonorité propre à votre ensemble ; vous y parvenez bientôt.

A quoi tient-il donc, le son des Arts Florissants, reconnaissable entre tous ?

A la cohésion et à la clarté de la réalisation, à la richesse des couleurs due aux instruments anciens, mais surtout à une formation où chaque artiste est d'abord un soliste, à la fougue et à l'engagement collectif, et à ce que tout y est chant, expression et théâtre.

Coordinateur des musiciens et soutien des chanteurs, vous débutez tout d'abord dans un répertoire qui requiert de petits effectifs, puis vous abordez des ouvrages de plus amples proportions jusqu'à l'opéra, jusqu'à la *Médée* de Charpentier, votre premier pas dans le monde lyrique, mais surtout jusqu'à cet *Atys* de janvier 1987 dont le triomphe vous installe dans une réussite étouffante qui, vous l'avouerez vous-même, a été mal comprise !

On a voulu y voir, je vous cite : « le grand moment de l'authenticité ! Alors qu'il s'agissait d'une production post-moderne, sur le plan esthétique, visuel ! »

Cette production fondatrice et désormais mythique, c'est à votre complicité avec Jean-Marie Villégier qu'on la doit ; Villégier, bien plus qu'un metteur en scène ! Comme vous, un rêveur éveillé, dont l'imaginaire savant et libre se marie si bien au vôtre !

C'est de lui, autant que de vous, que naît la « magie » d'*Atys* ! Une magie qui en engendrera bien d'autres, avec lui, à Versailles, à Paris, à Glyndebourne notamment, puis plus tard, avec d'autres : avec Alfred Arias à Aix-en-Provence ou avec Andrei Serban au Palais Garnier pour de mémorables *Indes Galantes*, contrastées, contestées, quelque peu « déjantées » comme on dit aujourd'hui, dans la chorégraphie de Blanca Li, mais libres, libres elles aussi.

Un nouveau triomphe pour vous, le chef, mais aussi pour vous ... le danseur dont le « boogie anguleux » sur scène au moment des saluts déchaîne l'enthousiasme du public en d'innombrables rappels : un classique désormais sur Youtube !

Un souvenir, un sourire, une émotion parmi des milliers d'autres que nous vous devons, cher William Christie ; ces joies, vous nous les avez fait partager ici, en France, mais aussi sur tous les continents.

D'*Atys* hier, à *The Fairy Queen* aujourd'hui, de Lully à Purcell, de Rameau à Mozart, de Campra à Haendel, ou de Monteverdi à Hérold, vous restez fidèle à vos auteurs et à vos amis mais ouvert à toute nouvelle aventure esthétique pourvu qu'elle ressuscite la fraîcheur, la surprise et le bonheur de ceux qui, les premiers, ont découvert l'ouvrage : quoi de plus différent en effet que l'univers de Jean-Marie Villégier et que celui de Robert Carsen, à qui vous lie aussi une profonde connivence, quoi de plus éloignés les uns des autres que ceux de Robert Montalvo, d'Adrian Noble, de Jonathan Kent ?

Cet éclectisme, vous le revendiquez, cher William Christie, car vous avez fait vôtre un précepte souvent méprisé des programmeurs officiels, celui selon lequel :

« Nul prétexte d'art n'autorise quiconque à ennuyer son prochain » !

N'est-ce pas là parler comme Molière ?

Pour vous, comme pour lui « la règle des règles n'est-elle pas de plaire » ?

De plaire ?

Oui ! De plaire au public, de plaire à ce public que depuis trente ans vous avez élevé, que vous faites jubiler ou pleurer, en lui faisant partager votre intelligence des œuvres, en les lui faisant goûter et savourer !

Partager ? Voilà une autre facette de votre vocation : celle du pédagogue, dans ses classes de maître au Conservatoire de Musique de Paris naguère ou encore à la prestigieuse Julliard School of Music de New York qui est comme sa seconde maison ;

celle du directeur de troupe se battant pour la diffusion de ses concerts et de ses spectacles, de ses enregistrements, de ses films ;
celle du patron d'une entreprise qui tout entière repose sur lui et qui est devenue une institution consubstantielle à la vie musicale française ;
celle du manager responsable, habile à partager le fardeau financier avec l'Etat, à convaincre les mécènes, à conforter un lien très fort avec cette ville de Caen que vous aimez, avec cette Normandie qui depuis si longtemps vous est fidèle et qui sait, pour vous, donner tort à sa caricature en étant, mais oui !, ... généreuse.

Partager, transmettre : c'est tout le sens qu'il faut donner à la création du Jardin des Voix, cette académie, fille des Arts Florissants, que vous avez voulue à Caen pour qu'y soient enseignés à chaque nouvelle génération de chanteurs, et le style, et la prosodie, et la technique du chant baroque.

Les succès de cette école sont éclatants : vos anciens élèves peuplent les distributions de tous les programmes de musique baroque en France et dans le monde.

Transmettre, partager, pour vous, cela veut encore dire mettre à la disposition de tous, gracieusement – voilà un mot qui vous sied –, sur le nouveau site en ligne des Arts Florissants, et sans faire appel à l'aide de quelque moteur de recherche dominant, cela veut dire offrir le trésor de partitions, d'éditions critiques, de documentation que vous avez constitué au cours des trente années qui viennent de s'écouler.

Partager, c'est aussi ne pas garder secret ce jardin de Thiré que vous avez créé autour d'une ruine amoureusement restaurée en Vendée, de l'ouvrir au visiteur qui traverse cette province où les deux France continuent sourdement à s'affronter, celle du granit et celle du calcaire, celle du curé et celle de l'instituteur, celle de Jean de Lattre de Tassigny et celle de Clémenceau, pour tout dire, celle des blancs et celle des bleus ! Ces deux France qui n'en font qu'une, cette France que vous servez si bien, vous en avez demandé la nationalité en 1995 :

Elle ne s'est pas refusée à vous !

En avait-elle le choix ?

Et vous qui croyez, peut-être, à cette double prédestination chère à Calvin, vous en avait-on laissé le choix ?

Et le Ciel nous avait-il, à nous, laissé celui de ne pas vous admettre parmi nous ?

Tout ce que nous savons de votre destin et de l'histoire de notre Compagnie porte en soi la réponse !

Vous êtes, Monsieur, ici chez vous, de toute éternité !

Il serait donc inconvenant de vous y souhaiter la bienvenue, fût-ce au nom de ceux de nos confrères d'antan auxquels votre talent ne cesse de redonner une immortalité que l'on vous souhaite, à vous, moins intermittente !

Dans un entretien récent, parlant de ceux qui sont depuis 1995, officiellement du moins, vos compatriotes, vous déclariez : « Les Français ont une haute opinion d'eux-mêmes ! » ; voilà un jugement d'une grande pertinence que votre entrée dans notre Compagnie aujourd'hui ne contribue pas à contredire !

Monsieur, cher William Christie, cher Confrère, oui nous sommes fiers, nous sommes fiers d'être ... des vôtres !